

Le complot des genres se noue au berceau

Corinne Aublanc

Quoi qu'on en dise, les enfants des deux sexes continuent à être élevés différemment. Au détriment des filles. C'est là un obstacle majeur à la réalisation de l'égalité des genres.

«Malgré les changements de notre société, on demande encore et toujours aux petits garçons d'aller voler le feu, de casser la gueule du voisin et de marquer des buts!», relevait le sociologue français Christian Baudelot dans le magazine littéraire Lire d'avril 1999. Mais à quel âge les petites filles sentent-elles qu'elles ne pourront qu'être exclues, une fois devenues femmes, des privilèges que la société réserve à ses spécimens mâles? Et comment – par qui – passe l'endoctrinement? C'est de ce matraquage socioculturel de l'enfance dont il est question dans la toute récente publication «Filles-garçons. Socialisation différenciée?»¹, dirigée par la chercheuse genevoise et docteure en psychologie Anne Dafflon Nouvelle. Un ouvrage qui, par son approche historique et interdisciplinaire, démonte les mécanismes qui produisent les différences et les hiérarchies de sexe.

Pas dans les arbres avec ta robe!

«On ne naît pas femme, on le devient», écrit Beauvoir. «Oui, mais ça commence dès la naissance!», ajoute en substance Anne Dafflon Nouvelle. La psychologue genevoise montre qu'on n'est pas «naturellement» petite fille ou petit garçon, mais que ce rôle est – tant pis pour Freud – socialement construit dès le berceau, en même temps que se forme l'identité sexuée.

Or, garçons et filles continuent à être élevés différemment. Plus que jamais. «Le sexe des nourrissons est aujourd'hui reconnaissable par l'habillement, alors que, jusqu'au début du 20^e siècle, garçons et filles de moins de six ans portaient indistinctement la robe», illustre la chercheuse. Ayant fort à parier que cette distinction, apparue avec l'industrialisation, répond à certaines stratégies commerciales...

Globalement, la différenciation de la socialisation des filles et des garçons au gré des traditions et des clichés socioculturels existe tant au niveau des institutions sociales – famille, crèche, école...– des objets - habits, jouets...– que des représentations – publicité, livres d'enfants, télévision, art. Et elle contribue à l'émergence et à l'aggravation des inégalités entre femmes et hommes. Ce que la conseillère fédérale Micheline Calmy-Rey désigne comme une «participation inconsciente à la conspiration des genres» dans sa préface de l'ouvrage.

Car c'est bien là où le bâton blesse. Si on attend toujours des enfants et des adultes des deux sexes qu'ils se comportent d'une façon sexuée, c'est en pérennisant le modèle masculin, explique Anne Dafflon Nouvelle. Une attente marquée par l'absence d'évolution de l'image du sexe féminin, adulte ou non, telle qu'elle peut apparaître dans la littérature enfantine – quand maman n'est pas aux fourneaux, elle est infirmière ou maîtresse d'école...– ou encore la publicité.

Le bâton et la carotte

«Tout le monde fait comme si l'univers de l'enfance était délivré de la discrimination des sexes», résume la chercheuse. Ainsi, les éducateurs de la petite enfance, enseignants et autres professionnels au contact d'enfants mettent en avant les principes égalitaires défendus par leurs institutions. Quant aux parents, ils estiment en toute bonne foi élever de la même manière leurs filles et leurs fils.

«Mais s'ils en sont convaincus, ce n'est malheureusement pas le cas dans les faits», selon Mme Dafflon Nouvelle. Dès ses premiers mois de vie, l'enfant est encouragé par l'adulte lorsqu'il imite des comportements «conformes» à son sexe, et inversement. Ainsi, dans le cas où un garçon joue avec la poupée de sa soeur, on ne va pas forcément le lui interdire, mais sans le féliciter pour autant. Alors qu'il sera applaudi des deux mains à la réussite d'un puzzle. «Si bien que vers trois ou quatre ans, les enfants ont déjà appris à éviter les activités du sexe opposé», résume la psychologue. Pis. Lorsque leurs enfants se comportent d'une façon extrêmement stéréotypée (lire ci-contre), les parents justifient ces attitudes par des prédispositions naturelles. Donc immuables...

Sous des formes multiples et variées, les impacts de cette socialisation différenciée semblent n'épargner aucun domaine. La santé de la population féminine en fait les

frais: les médecins ont tendance à prescrire, pour un même trouble d'humeur, plus de psychotropes aux jeunes filles qu'aux jeunes gens. Et le poids des clichés pénètre des terrains aussi neutres, à première vue, que la justice: en vertu de la prétendue non-violence des filles, la population des mineures délinquantes et ses besoins sont largement sous-estimés, comme en Suisse où il n'existe pas de structures réservées aux filles. Au bout du compte, les «croyances en un système sexué» relèvent d'un obscurantisme à combattre d'urgence...

Notes :

1 Une quinzaine de sociologues, psychologues, pédagogues et historiennes ont collaboré à la réalisation de cet ouvrage (Presses universitaires de Grenoble, mai 2006), sous la direction d'Anne Dafflon Nouvelle.

2 Un chapitre consacré à la psychologie du développement renvoie aux thèses freudiennes - la fille est un garçon castré- et à leur remise en cause dès le milieu du 20^e siècle.

Tu seras un homme, ma fille...

Corinne Aublanc

«D'un côté, les filles voient leurs destins s'ouvrir peu à peu. Et de l'autre, l'éducation des enfants est devenue de plus en plus sexuée, et de plus en plus tôt.» C'est tout un éventail de paradoxes qu'Anne Dafflon Nouvelle a pu mettre en évidence au terme de sa recherche (lire ci-dessus). Avec le risque, pour la psychologue, que les différences de socialisation entre les filles et les garçons continuent à rimer encore un bon bout de temps avec la hiérarchisation des sexes.

Pourquoi un ouvrage sur la socialisation différenciée des genres?

L'égalité entre les sexes chez les enfants n'est quasiment pas traitée. En fait, la société vit sur l'idée que l'égalité des chances entre filles et garçons est acquise. Mais dans la pratique, rien n'a changé : la norme sociale est androcentrée. Et l'enfant, à l'origine «sexocentré» (il favorise les relations avec les sujets de son sexe, ndlr.) la rejoint à l'adolescence. Si l'on demande, par exemple, à quatre groupes – garçons, filles, femmes et hommes – de dessiner un enfant, les garçons et les hommes dessinent un garçon, les filles dessinent une fille et les femmes...un garçon. Ce qui illustre bien qu'en grandissant, les adolescents conçoivent que le prototype de l'être humain, c'est l'homme!

C'est donc très tôt que les filles sont persuadées qu'elles ne seront pas les «élus»...

Prenons les jouets, déjà sexués chez les bébés de vingt mois... Moins variés chez les filles, ils impliquent surtout des jeux de rôle. Or jouer à la dînette ou à la poupée

requiert des compétences verbales, mais ne comporte pas d'objectif à atteindre: il n'y a pas vraiment de début ni de fin. A l'opposé, la construction d'un avion en Lego ouvre sur le monde de la technique; réussite et indépendance sont valorisées. A côté, les petites filles sont plus encouragées que leurs homologues masculins à verbaliser leurs émotions. Socialisés différemment depuis tout petits, les enfants ne peuvent qu'acquérir des compétences différentes.

Cependant, lorsqu'ils adoptent un comportement «non conforme», ce sont les garçons que les parents découragent le plus. Les filles seraient-elles plus «libres»?

Lorsqu'elles adoptent un comportement typiquement masculin, les filles se rapprochent des valeurs dominantes. C'est donc «moins grave» que lorsque un garçon se situe dans le cas inverse. Par ailleurs, une peur latente de l'homosexualité pèse sur les épaules du garçon, bien que l'orientation sexuelle n'ait rien à voir avec l'identité sexuée. Cette crainte n'apparaît d'ailleurs pas pour les fillettes... Ceci explique que celles-ci subissent moins de pressions. Le paradoxe, c'est qu'ensuite, la situation s'inverse. Pour une fille qui veut entreprendre un apprentissage connoté «garçons», le critère genre va peser sous forme d'obstacle. Alors qu'un jeune homme qui choisit un métier dit féminin sera bien mieux accueilli. Au fond, c'est bien la valeur sociale associée au genre qui pose problème.

Puisque tout se joue si tôt, l'école n'intervient-elle pas trop tard?

A condition qu'elle agisse...

A Genève, l'école a intégré des cours sur le développement durable, la diversité culturelle... Mais l'éducation à l'égalité reste cantonnée au bon vouloir des enseignants des divers degrés, ceci jusque dans la formation du corps enseignant. Cependant, si les enfants ont déjà acquis la plupart des comportements sexués bien avant d'entrer à l'école, cette dernière garde une forte influence. Or l'école produit des différences dans ses exigences pédagogiques et dans l'évaluation des comportements.

L'égalité constitue pourtant la 7^e priorité de l'Instruction publique genevoise...

Là encore, la situation est paradoxale. D'un côté, l'égalité des chances étant politiquement correcte, on en parle. Les institutions financent la discrimination positive féminine, à l'image des mesures prises en 1991 par l'Université, qui ont permis de réserver des postes de maîtresses-assistantes aux femmes. De l'autre, la Journée des filles s'étirole au fil des ans. Alors qu'elle concernait au départ les filles de 10 à 15 ans, elle n'est plus offerte, à Genève, qu'à celles de 5^e primaire.

En fait, plus l'âge des personnes visées par la promotion de l'égalité est bas, moins il y a d'actions menées et moins la discrimination positive est acceptée. Plus généralement, les actions ciblant l'enfance passent mal: avec les enfants, tout le monde est convaincu de développer des pratiques égalitaires.

Comment expliquer cette distorsion entre les représentations et la réalité?

Conservons l'exemple de l'école. Les recherches menées en milieu scolaire par les féministes dans les années 1970 allaient dans le sens que la mixité garantissait l'égalité. Ce qui fait débat aujourd'hui. Ce qui peut être démontré, en revanche, c'est que les filles réussissent mieux à l'école que les garçons. Au point que le Monde de l'Education titrait en une, en janvier 2003, «Mixité: il faut sauver les garçons»... Au bout du compte, on se retrouve dans un cercle vicieux: puisque la scolarité est identique pour les filles et les garçons, puisque les formations post-obligatoires sont ouvertes à tous et que les filles sont meilleures en classe, il n'y a donc rien besoin de faire...

Quelles pistes seraient à développer?

Les parents doivent pouvoir être convaincus que l'origine de la différence des sexes est culturelle et non biologique. Les professionnels de la petite enfance et de l'enseignement doivent pouvoir être informés et formés¹ sur la construction de

l'identité sexuée, en lien avec des médecins, des éducateurs spécialisés, des juges pour enfants, etc. Par ailleurs, il s'agit d'aborder la question de l'égalité des sexes avec les enfants eux-mêmes.

Propos recueillis par CAC

L'infirmière et le pompier

Pour se construire comme un garçon ou une fille, l'enfant passe par trois phases. A deux ans (identité de genre), cela se rattache au fait d'avoir les cheveux longs, de jouer à la poupée ou aux petites voitures... Mais l'enfant ne relie pas les quatre catégories sociales (fille, garçon, femme, homme). Vers trois ou quatre ans (stabilité de genre), il comprend que les filles seront des femmes et les garçons des hommes. Mais un homme en robe devient une femme, pour redevenir homme en l'enlevant. Enfin, à partir de cinq ou sept ans (constante de genre), l'enfant saisit que le sexe, déterminé en fonction de l'appareil génital, ne changera plus.

C'est donc dès les premières années de vie que les critères socioculturels rattachés au genre s'avèrent déterminants. Des critères que l'enfant emmagasine à toute vitesse. Ainsi, dès deux ou trois ans, les stéréotypes sont déjà bien établis : l'homme est pompier, la femme infirmière. La plupart ont déjà adopté les habits, comportements, émotions... attribués à leur sexe et ils prennent conscience que les adultes se comportent différemment avec des enfants de sexe différent. A partir de quatre ou cinq ans, filles et garçons sont sensibles au prestige social du sexe masculin. Et puisqu'ils ne sont pas encore à même d'appréhender le sexe biologique, les enfants entre cinq et sept ans deviennent extrêmement rigides face aux conventions de genre «dont la transgression leur est tout aussi inacceptable que la transgression de valeurs morales», selon Anne Dafflon Nouvelle. Ce n'est qu'entre sept et douze ans qu'ils seront capables de tenir compte des variables individuelles. Pour revenir à des représentations à nouveau plus figées à l'adolescence... CAC

Le Courrier - 14/06/2006